

# Introduction

« L' on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Si La Bruyère, dans son ouvrage *Les caractères*, fait cette description ironique, quelque peu caricaturale, à une époque difficile pour la paysannerie française, en raison de famines dues notamment à des phénomènes climatiques néfastes aux récoltes, certains de ces traits peuvent encore s'appliquer à bien des paysanneries traditionnelles à travers le monde.

Le paysan, c'est l'homme d'un pays. À côté du mot « paysan », terme général qui ne définit aucunement la ou les cultures produites, d'autres termes sont apparus, marquant une spécialisation, une distanciation par rapport au terroir, et se focalisant sur l'activité principale, avec des mots génériques comme agriculteur, cultivateur, éleveur, ou sur une production, avec des termes plus spécifiques, comme oléiculteur, riziculteur, céréalier, arboriculteur, vigneron... Toutes ces déclinaisons d'un même métier initial, celui de cultiver pour produire, montrent la diversité, la complexité et l'hétérogénéité de la relation du paysan au produit qu'il a récolté.

Mais il y a aussi des paysans sans terre, véritables ouvriers, prolétariat sans statut, soumis au bon vouloir des propriétaires ou des grandes sociétés foncières. Et puis, comme dans toutes les professions, il existe une hiérarchie dans le monde paysan, depuis les propriétaires exploitants de leurs terres, jusqu'aux métayers, qui partagent les récoltes avec le propriétaire, en passant par les fermiers, locataires des terrains qu'ils travaillent, tout cela selon des règles précises, orales ou écrites. Enfin, la différence est grande entre les paysans attachés à un terroir et les éleveurs, dont la richesse se compte au nombre de tête de leurs troupeaux. Ces hommes peuvent, du haut de leur cheval ou d'un mont, surveiller leur cheptel, le suivre lors des migrations saisonnières, hommes libres sur des terres qu'ils considèrent comme un bien commun.

*Page de gauche, de haut en bas*  
Couple de producteurs de café devant leur maison, à Polo, en République dominicaine.

Indiennes récoltant le thé dans la région de Kurseong.

*Ci-dessous*  
Cueillette des oranges dans la région de Paranavai, au Brésil (en haut) et du thé dans la région de Yen Bai, au Vietnam (en bas).





Paysanne cueillant de la camomille sauvage dans la région de Riobamba, en Équateur.

*Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas*  
Femmes pilant le mil. Région de Koussané, Mali.

Séchage du maïs à l'abri.  
Région de Thai Nguyen, Vietnam.

Regroupement des bottes de cannes à sucre  
en attendant le camion de la coopérative.  
Région d'Arroyos y Esteros, Paraguay.

Tri des haricots. Région de Kurseong, Inde.

Récolte du riz. Région de Huseiniya, Égypte.

Pause des coupeurs de cannes.  
Région d'Arroyos y Esteros, Paraguay.

Si certains travaux agricoles nécessitent, à des périodes précises, la réunion du plus grand nombre, bien des opérations culturales se font dans la solitude, mais dans une forme de partage avec une nature complexe qu'il faut savoir écouter, avec une terre à qui l'on a confié son bien, quelques graines pour en obtenir cinq, dix, vingt fois plus quelques mois plus tard. Expérience et confiance dans la valeur du sol, dans ce cycle perpétuel et renouvelé des lunes et des soleils, des saisons qui passent avec leurs pluies, leurs chaleurs, leurs froidures...

Mais, pour bien des citadins occidentaux, le « paysan », celui qui est en parfait accord avec le milieu naturel, qui possède un art de vivre simple, n'existe plus. Les modifications parfois brutales des paysages, l'introduction de nouvelles cultures et de méthodes « peu respectueuses de l'environnement » ont brisé cette image d'Épinal.

Les exemples de mise en culture des grandes prairies américaines au siècle dernier, la transformation rapide du parcellaire due aux politiques de remembrement, la destruction du maillage arboré des haies dans certaines régions françaises, la course aux rendements et à la productivité, tout cela contribue à donner de la paysannerie une image négative, aussi réductrice que celle, naïve, d'antan.

Depuis quelques décennies, les déforestations massives en milieu tropical humide, afin de libérer de nouvelles surfaces pour y cultiver des plantes industrielles comme le palmier à huile, sont venues conforter l'image destructrice de l'agriculture moderne. Pourtant, ces actions ne sont pas le fait des paysans, mais de sociétés à capitaux importants, souvent étrangères au pays dans lequel elles s'installent. Engins de terrassement pour niveler les sols et les débarrasser des végétaux encombrants, pelleteuses pour creuser les fossés de drainage, engins divers pour décompacter en profondeur les terres, tracteurs montés sur des pneus à basse pression pour préparer les sols..., cette armada ne correspond guère aux pratiques paysannes. Ces opérations sont essentiellement conduites par des industriels de la terre, qui mettent en place une agriculture intensive à hauts rendements.

Certes, toute activité humaine est source de perturbation, de transformation, d'évolution. Là où s'installe le paysan, le paysage local initial se transforme, des flores et des faunes se modifient. Mais contrairement aux industriels agricoles à la recherche du profit maximal immédiat, le paysan est attentif aux nouveaux équilibres qui naissent, soucieux qu'il est de préserver le terroir qu'il a façonné et qui le fait vivre.



